DEUX HISTORIENS LIBERAUX ESPAGNOLS

FACE A NAPOLEON :

LE COMTE DE TORENO ET FRANCISCO MARTINEZ DE LA ROSA

par

Jean-René AYMES
Université de Tours

Les textes innombrables publiés en Espagne entre le début de la Guerre d'Indépendance et le milieu du XIXe siècle, où sont évoqués la figure et le comportement de Napoléon dans la Péninsule, peuvent être rattachés aux genres suivants : plaidoyers pro-"afrancesados", littérature de combat anti-française, mémoires autobiographiques d'acteurs et de spectateurs de l'Histoire. Enfin, dans la mesure où ils relèvent clairement de la pensée libérale, on peut classer à part les écrits chargés d'idéologie (études, essais, lettres,...) et les fresques historiques se rapportant entièrement ou en partie à la guerre de 1808-1814. Appartiennent au premier groupe certaines oeuvres - dont il ne sera ici question que brièvement - de Argüelles, Flórez Estrada, Blanco White, Quintana et Alcalá Galiano [1]. Toutes ces oeuvres permettent d'établir des comparaisons ponctuelles, quant aux références à Napoléon, avec deux vastes compositions, presque contemporaines, qui vont être au centre de notre examen et qui sont **L'Esprit du siècle** de Francisco Martínez de la Rosa et **l'Histoire du soulèvement, guerre et révolution d'Espagne**, de José María Queipo de Llano, Comte de Toreno [2].

LA SIMPLE DESIGNATION

Dans leur façon de désigner explicitement Napoléon, les "afrancesados" adoptent une position cohérente : Azanza et ses amis "josefinos" se refusent à employer le terme **Bonaparte**, répugnent même à utiliser celui de **Napoléon** et manifestent un penchant prononcé pour le titre d'**Empereur**, mot qui figure dans les combinaisons suivantes: "L'Empereur des Français", "l'Empereur Napoléon" et, plus souvent encore, "l'Empereur" tout court, comme si ce titre suffisait, sans équivoque, à porter témoignage de leur attitude révérencielle.

Dans le camp opposé, celui des libéraux anti-napoléoniens, le terme "Empereur" apparaît parfois, mais il est accompagné d'ordinaire de quelque épithète chargé d'intention. Par exemple, lorsque Alcalá Galiano évoque "le grand Empereur", il faut comprendre que c'est par dérision et que cette expression consacrée est empruntée aux discours louangeurs tenus alors par les Français. L'ironie peut aller jusqu'à l'antiphrase ; ainsi, lorsque Blanco White parle de "l'omnipotent Empereur", le contraste et la référence chronologique marquent sans ambiguïté que cette puissance n'est plus qu'un souvenir. Une expression neutre du genre "le monarque français" est rare sous la plume des historiens libéraux, lesquels - on le verra lorsqu'on soumettra à examen les jugements de nature politique- préfèrent une expression accusatrice du genre "l'usurpateur" ou "le conquérant".

Sur ce point, les libéraux réagissent linguistiquement à l'unisson ; mais, sur d'autres, les choses sont autrement complexes, et telle ligne de force qui paraissait se dessiner se brouille tout à coup. Comment expliquer que Quintana et Alcalá Galiano préfèrent "Napoléon" à "Bonaparte" tandis que Blanco White fait le choix inverse, que López Estrada a retenu une fois pour toutes "Napoléon" et que Argüelles place à égalité "Napoléon" et "Bonaparte" ?

En ce qui concerne Martínez de la Rosa et Toreno, on relève une coïncidence : l'alliance "Napoléon Bonaparte" n'existe pas et "Napoléon" l'emporte sur "Bonaparte" ; mais là déjà se glisse une double différence : alors que Martínez de la Rosa répugne à employer la trop respectueuse appellation "l'Empereur", Toreno n'hésite pas à recourir à cette désignation qui semblait appartenir en propre aux "afrancesados". Suivant cette logique, Toreno rejette le terme "Bonaparte" peut-être senti comme trop dégradant, tandis que Martínez de la Rosa, peut-être plus affirmé dans sa "napoléonophobie", emploie "Bonaparte" presque aussi souvent que "Napoléon". Par là il se retrouve en consonance avec les nombreux auteurs d'écrits incendiaires dans lesquels Bonaparte, parfois écrit Buonaparte, était volontiers ravalé au rang d'infâme Corse ou de monstre sanguinaire.

Des expressions relevées sous la plume d'Argüelles confirment ce qu'on avait pressenti, à savoir que, dans une intention suprêmement péjorative, "Bonaparte" est préféré à "Napoléon" ; d'où les expressions "la police diplomatique de Bonaparte" et "les admirateurs du grand Napoléon". Même dénoncé comme l'ennemi à abattre, Napoléon se voit magnifié par ce terme et rabaissé par celui de Bonaparte ; d'où, chez Argüelles, l'expression "la guerre contre Napoléon" qui confère à l'adversaire une impressionnante dimension qui ne fait que rehausser le courage et les mérites des patriotes espagnols. Il reste que, tant chez Toreno que chez Martínez de la Rosa, "Napoléon" occupe un vaste entre-deux entre le mot dégradant "Bonaparte" et le mot "dignifiant" "Empereur". Tandis que le terme "Bonaparte" souligne sa basse extraction et son comportement vil

le terme "Empereur" évoque, de loin et sans passion, le souverain voisin sous les traits d'un diplomate ou d'un homme d'Etat, et non plus sous ceux d'un soldat ou d'une canaille.

LA DESIGNATION METAPHORIQUE

En matière de désignation métaphorique, un vigoureux contraste peut être observé entre les textes patriotiques destinés à nourrir la guerre d'opinion (pamphlets, proclamations,...) et les écrits des "afrancesados". Tandis que ces derniers, s'interdisant tout débordement passionnel, évitent de désigner Napoléon autrement que par des termes ou expressions consacrés, neutres et non imagés, les patriotes se complaisent dans des créations stylistiques destinées à frapper l'imagination et à défouler des sentiments haineux. Exemples de deux qualifications relevées dans des proclamations, l'une condensée, l'autre développée à l'extrême : "le monstre" et "la quintessence de la férocité de la Corse". Fray Manuel Cundaro, l'auteur de **l'Histoire (...) du siège de Gérone** représente peut-être le cas limite dans l'abondance inventive et la véhémence anti-napoléonienne ; les désignations métaphoriques de Napoléon s'ordonnent dans cet ouvrage autour de deux thèmes : son origine insulaire et sa ressemblance avec des personnages historiques tristement célèbres ; l'exploitation de la première veine donne une longue série de termes accouplés, constitués par le substantif "Corse" suivi d'un adjectif avilissant ; d'où "Corse infâme, aventurier, hautain, vaniteux, sournois", etc ; le mot "Corse", sous-entendu, peut également entraîner "atroce, rusé, sanguinaire", etc. On se situe par là aux frontières de la désignation métaphorique et on entre déjà dans le domaine du portrait moral. La deuxième série, comparative celle-là, fait surgir les termes ou expressions suivants : Machiavel, Antiochos, chef des Goths et chef des Sarrasins.

Cette assimilation sommaire par-delà les époques et les cultures est justement refusée, en raison de son caractère trop approximatif, voire saugrenu, par les idéologues libéraux. On voit même Martínez de la Rosa préciser que Napoléon n'est ni Cromwell ni Washington. Autant les écrivains occasionnels recourent volontiers à des rapprochements destinés à forcer la note, autant les historiens libéraux se montrent soucieux de respecter le caractère sui generis du chef d'Etat français. Ils établissent ainsi qu'il n'existe pas, pour le désigner à l'aide d'un terme unique, le moindre équivalent ; du moins d'équivalent explicite et univoque, car il n'est pas rare de trouver dans les textes de Martínez de la Rosa et de Toreno des synecdoques (la partie prise pour le tout) à base de griffes, d'ailes, de gueules, par lesquelles Napoléon se métamorphose, un court instant, en fauve ou en oiseau de proie, plus précisément en tigre ou aigle.

Une autre forme de synecdoque maintient Napoléon dans le registre de l'humain en lui épargnant d'être rejeté dans le règne animal. Les figures rhétoriques de ce type, absentes chez Martínez de la Rosa et Toreno, sont utilisées par Argüelles et Quintana ; elles associent homériquement, par exemple, Napoléon et "bras de fer" ou Napoléon et "dure main".

Plus courante que la transmutation de Napoléon en fauve ou en colosse est la désignation par les termes "usurpateur" et "conquérant" assez fréquente chez Argüelles, Quintana et Flórez Estrada. On demeure ainsi dans le domaine politique, et Napoléon ne change pas de nature. Tel est, en définitive, le trait dominant de la désignation métaphorique employée par les historiens libéraux. Au mieux ceux-ci ébauchent des ressemblances, par exemple dans le cas de Toreno avec César Borgia, mais ces points de contact ou homologies partielles ne peuvent être considérés comme identifications. Seuls, les écrivains occasionnels qui se servent de l'outrance et de l'effet-choc comme d'une arme anti-napoléonienne se satisfont d'une métaphorisation volontiers impertinente. A l'inverse, les historiens libéraux, en s'abstenant d'utiliser des désignations métaphoriques non convaincantes pour un esprit rationnel, préservent le caractère singulier du personnage, irréductible à tout référent connu. C'est leur façon à eux de mettre en valeur sa stature et son profil hors du commun, ce que font aussi, de leur côté mais par un autre procédé, les hyper-patriotes quand ils assimilent Napoléon à un ogre ou à Machiavel.

PORTRAIT PHYSIQUE

Il y aurait beaucoup à dire s'il s'agissait, non pas de Napoléon, mais de son frère Joseph, l'éphémère roi d'Espagne. Car celui-ci est beaucoup plus concrétisé et visualisé. Les caricatures anti-françaises sont les principales responsables de ce phénomène, accessoirement les textes (pamphlets, diatribes poétiques, harangues,...) qui contribuent aussi à évoquer, de manière déformante, la physionomie, les attitudes, les vêtements de Joseph Bonaparte. Mais les Espagnols du milieu du XIXe siècle qui ne lisaient pas le français auraient été bien en peine pour se représenter l'Empereur Napoléon. Le décalage avec ce qui se passe au nord des Pyrénées est patent : avant même que le mythe napoléonien ne se forge, les Français sont en mesure de composer, à l'aide de récits, de portraits officiels ou de gravures populaires, une image de Napoléon dont les éléments constitutifs sont notamment sa petite taille, son chapeau et sa redingote. Or, en Espagne, tant dans la littérature de combat que dans les textes libéraux, cette "plasmacion" - diraient les Espagnols - de Napoléon ne se produit pas. Napoléon n'est décrit de façon externe et dans un souci de représentation fidèle ni lors de sa halte à Burgos, ni pendant son séjour à Chamartin, ni dans son escalade du col de Somosierra. Tout juste peut-on

l'entrevoir à Bayonne, face aux souverains espagnols, mais c'est surtout à travers ses propos rapportés. Au demeurant, les diverses évocations des scènes bayonnaises semblent venir en droite ligne des ouvrages de l'abbé de Pradt, auxquels ont puisé sans vergogne Toreno et Martinez de la Rosa. Et puis il serait excessif de prétendre que Toreno compose à cette occasion un portrait physique de Napoléon ; tout juste évoque-t-il son "visage enténébré" et son "regard fuyant et sinistre". Autant dire que le trait est plutôt psychique ou moral que physique ; c'est le parfait lieu commun : la physionomie de Napoléon extériorise sa malignité ; il y a homologie entre son apparence et sa réalité intérieure.

Martínez de la Rosa ajoute quelque chose, par emprunt aux historiens français, en insistant sur l'effet visible du vieillissement organique de Napoléon. Encore que le déclin physique du souverain soit surtout évident en 1814-1815, Martínez de la Rosa laisse entendre que, dès 1808, Napoléon est parfois abattu et irréversiblement diminué. Lors des entrevues du château de Marrac, le souverain, usé, perd la maîtrise de ses gestes et de son discours ; d'où des réactions déconcertantes et des décisions aberrantes. Il n'est pas pour autant disculpé, car le lecteur doit conclure que si la santé physique et mentale de l'Empereur était aussi dégradée, il était plus que jamais déraisonnable de se lancer dans l'aventure espagnole.

Il ressort de toutes ces remarques que l'image de Napoléon est floue, incomplète et piètre, que le physique du personnage compte peu face à ses traits intellectuels et moraux et que jamais n'est suggérée une correspondance entre sa possible rigueur corporelle - celle du colosse qu'il est métaphoriquement - et son extraordinaire vigueur intellectuelle, du moins jusqu'en 1808. Cette disjonction est d'autant plus inattendue que, pour son frère Joseph, les Espagnols patriotes avaient inventé, à des fins de propagande, une adéquation logique entre le délabrement physique du personnage (borgne, contrefait, ivrogne,...) et son insignifiance intellectuelle.

PORTRAIT INTELLECTUEL

Jugé du point de vue intellectuel, Napoléon sort de l'ordinaire, aussi bien aux yeux des "afrancesados" qu'à ceux des hyper-patriotes. Naturellement, les opinions sont favorables, voire admiratives, sous la plume des "afrancesados", et sévères jusqu'au mépris haineux sous celle des anti-napoléoniens. Ainsi Azanza voit en Napoléon "un homme extraordinaire", tandis que ses contempteurs, acceptant ironiquement de le tenir pour un "génie", en font... "le génie du Mal", c'est-à-dire lui reconnaissent la superpuissance intellectuelle du démon dangereux et maléfique par nature.

Les idéologues libéraux, quant à eux, paraissent mal accordés : Blanco White et Flórez Estrada ne disent rien des talents ou des faiblesses intellectuelles de l'Empereur ; Alcalá Galiano cause une surprise en le trouvant admirable seulement vers la fin du règne, à partir de 1814, alors que Martínez de la Rosa - on l'a vu - le considérait comme déjà décati au début de la guerre d'Espagne ; Alcalá Galiano, qui a un faible pour Napoléon aux abois, estime que l'hallali lui rend "une vaillance, une obstination et une habileté admirables".

Les portraits intellectuels brossés par Toreno et Martínez de la Rosa sont bien autrement fouillés et contrastés. Pour Martínez de la Rosa, la détérioration de la santé de Napoléon affecte son tonus intellectuel, provoque chez lui des volte-face incompréhensibles, le plonge dans l'irrésolution et le rend incapable de rompre avec ses habitudes. On se rappelle que Alcalá Galiano avait soutenu le contraire en montrant un Napoléon comme transcendé par les épreuves, vers 1814. Au contraire, l'incapacité de changer ses habitudes de pensée et son refus buté de reconnaître ses erreurs sont, au dire de Martínez de la Rosa, la forme outrée de ce qui, au départ, était une vertu : la ténacité. Le même écrivain verse aussi au négatif une faiblesse intellectuelle, non pas circonstancielle, mais congénitale : l'aveuglement dans le domaine politique. Après ce procès, on est surpris de voir Martínez de la Rosa reconnaître à Napoléon "un prodigieux génie" ; mais il est vrai que ce génie, inspirateur d'"une vie féconde en prodiges", a moins à voir avec l'intelligence qu'avec un don de nature physiologique : une extraordinaire énergie. Voilà ce qui, en réalité, fascine Martínez de la Rosa et le rend envieux en songeant à ce qui manque à l'Espagne : un homme, un leader, qui surpasserait tout le monde par son activité inlassable et créatrice. C'est la catastrophe lorsque ce trop-plein d'énergie ne s'appuie pas sur une hyper-lucidité intellectuelle, et c'est ce qui a manqué à l'Empereur.

On retrouve, à quelques nuances près, les mêmes composantes dans le portrait tracé par Toreno avec, au centre, le même trait de caractère - la volonté - qui peut verser du côté positif ou du côté négatif. La volonté de Napoléon est admirable quand, se faisant "impérieuse et prompte", elle fait du sujet un personnage, soit "affairé et diligent", soit autoritaire. On observe, au passage, que Toreno ne s'oppose pas à l'autoritarisme en soi. Par contre, la volonté devient malfaisante lorsque, s'établissant dans la durée, elle se mue en obstination et ancre le personnage dans l'erreur. Toreno s'aligne ici exactement sur Martínez de la Rosa lorsqu'il dénonce la tendance invétérée de Napoléon à s'enferrer et son aveuglement qui le conduit jusqu'à la déraison ("desvaríos"). Pour Toreno, cet aveuglement se manifeste dans des domaines différents de ceux signalés par Martínez de la Rosa : en premier lieu, Napoléon s'abuse lorsqu'il "croit en la constance d'un destin favorable", et il a tort de "trop se fier à son étoile pour le choix des moyens", c'est la preuve d'une

intelligence limitée. Napoléon s'est tout spécialement trompé sur le compte du peuple espagnol dont il a méconnu la capacité de résistance. Martínez de la Rosa remarquait, de manière parallèle, que Napoléon avait surtout méconnu ses droits inaliénables à une existence nationale. En une seule occasion, au dire de Toreno, l'Empereur avait admis que les Espagnols étaient énergiques : dans une lettre adressée à Murat et destinée à rester secrète. La faillite intellectuelle de Napoléon a surtout été évidente à Bayonne où, dans un discours haché et confus, il a révélé qu'il ne gouvernait plus sa pensée. Cette affirmation brutalement sévère suffit, dans cette confrontation entre talents et ratés intellectuels, à faire pencher nettement le fléau de la balance du mauvais côté. Martínez de la Rosa avait été beaucoup plus retenu et indulgent, sans parler d'Alcalá Galiano et d'Argüelles, tous deux fascinés, non pas par l'acuité intellectuelle, mais du moins par la vigueur entreprenante du personnage.

PORTRAIT MORAL

Si on laisse de côté les écrivains "afrancesados" qui ménagent l'Empereur, on remarque tout de suite l'extrême sévérité avec laquelle Napoléon est jugé du point de vue moral. Les seules différences sont d'ordre quantitatif. Et, cette fois, les accusations implacables formulées par les historiens libéraux se retrouvent dans les écrits de guerre.

Si l'on cherche, à tout prix, à faire la différence, on fera un sort à Alcalá Galiano et à Flórez Estrada. Le premier est le plus laconique, mais non pas le plus indulgent, se contentant de trouver Napoléon "violent", "perfide" et "insatiablement ambitieux". Le second glisse rapidement sur l'aspect moral (dureté et refus de la magnanimité) pour mesurer surtout les effets politiques de l'absence de vertus morales : au lieu de pardonner aux vaincus, Napoléon les traite de façon despotique et humiliante.

On placera sur la même ligne Argüelles, Blanco White, Quintana et Fray Cundaro qui, tous quatre, font des variations sur des thèmes voisins ; ce sont autant d'épithètes accablantes ; on les groupera schématiquement de la façon suivante :

- insatiable, ambitieux
- orgueilleux, vaniteux, imbu de lui-même
- dur, despotique, insolent
- cruel, sanguinaire
- faux, fallacieux, parjure, sans foi ni loi
- vil, infâme
- intrigant, rusé, machiavélique
- sournois, perfide.

Malgré cette richesse lexicale, Toreno et Martínez de la Rosa arrivent encore à se distinguer, soit en apportant des nuances à ces notations vigoureuses et absolues, soit en développant des concepts inédits. Les coïncidences entre les deux auteurs vont parfois jusqu'à l'emploi de termes identiques ; c'est le cas pour "dissimulé", "injuste" et "coléreux" dont on observe qu'ils ne figuraient pas dans la liste antérieure. Autre rencontre autour de l'expression "ambition effrénée". Pour tout le reste, Toreno et Martínez de la Rosa apportent du nouveau, sans que cette nouveauté aille dans le sens de l'amplification. Comment, du reste, trouver des épithètes plus violentes que "perfide", "parjure" et "sanguinaire" ? Les deux auteurs, donc, modulent ou complètent des portraits préexistants, souvent brossés à grands traits. Toreno estime, pour sa part, que Napoléon n'a pas eu le sentiment de sa dignité, qu'il n'est pas courageux physiquement, qu'il se laisse guider par le caprice et qu'il est enclin à rechercher l'appui d'individus de son acabit. Quant à Martínez de la Rosa, il le trouve vindicatif, esclave de ses désirs véhéments, aveuglé par sa réussite et désarmé face à l'adversité. Passons sur quelques autres termes plus conventionnels employés par l'un ou l'autre des deux écrivains, tels que "dépravé", "déloyal", "dissimulé", "fourbe" et "belliqueux".

On retiendra donc l'abondance de ces qualificatifs qui appartiennent souvent au registre de l'éthique chrétienne. Par contraste, les faiblesses intellectuelles paraissent minorées. Le péché capital commis par Napoléon dans la Péninsule est d'ordre moral. A la limite, la faute politique - on verra plus loin qu'il y a bien eu erreur politique - apparaît engendrée par cette immoralité en partie congénitale, en partie imputable à des calculs pervers. Mais, dans la mesure où il y a déterminisme et fatalité, le dévoiement de Napoléon en Espagne est explicable, voire partiellement excusable. Plus l'accusation morale s'alourdit, plus l'analyse politique perd de sa profondeur et de son acuité. Comment cet inconvénient, passé inaperçu aux yeux de tel plumitif, n'a-t-il pas été pris en compte par des écrivains aussi éminents que Martínez de la Rosa et Toreno ? Cette hyper-valoration de l'approche morale de Napoléon, sur arrière-fond religieux, fera que l'évocation de la Guerre d'Indépendance tournera plus à la leçon morale qu'à la leçon politique : les lecteurs doivent conclure que le châtiment tombe inéluctablement sur les méchants (Napoléon confiné à Sainte-Hélène) ou encore que la droiture et la mesure sont les garants du succès, y compris dans le jeu diplomatique (Seule petite divergence d'appréciation : pour des raisons personnelles, Flórez Estrada est si dressé contre Ferdinand VII - ce bourreau du libéralisme - qu'il lui fait faute d'avoir été naïf, c'est-à-dire excessivement droit et confiant, lors de l'entrevue de Bayonne, face au rusé Empereur).

LE SYSTEME POLITIQUE

L'évocation du système politique qui a permis à Napoléon de s'assurer une puissance extraordinaire prend la forme, soit d'une analyse affinée (Martínez de la Rosa), soit de quelques opinions plus ou moins sommaires (Quintana, Alcalá Galiano, Flórez Estrada).

Au rang des banalités on rangera les considérations sentencieuses selon lesquelles Napoléon s'employait à disposer des biens d'autrui (Alcalá Galiano), voulait dicter sa loi à tout le continent (Flórez Estrada), avait entrepris d'instaurer en France un despotisme militaire (Quintana) ou aspirait à installer au pouvoir les membres de sa famille (Argüelles).

Pour tous les idéologues libéraux, à l'exception de Blanco White, la dynastie des Bonaparte est une dynastie usurpatrice. Seul, l'auteur des **Cartas de Espana**, en employant sans commentaire l'expression "nouvelle dynastie française", donne à penser qu'il se résigne à admettre sa récente légitimité.

Quelques autres jugements paraissent plus originaux ou révélateurs d'une réflexion plus pénétrante, par exemple celui qui a trait aux rapports entre Napoléon et la Révolution française. Il faut reconnaître ce mérite à Blanco White, à Toreno et à Martínez de la Rosa. Le premier nommé considère Napoléon, non pas comme l'héritier et le continuateur de la Révolution, mais comme son fossoyeur, ou pour reprendre son expression, comme "le destructeur des bienfaits qu'avait pu apporter la Révolution française". Martínez de la Rosa dit à peu près la même chose : Napoléon est peu attaché à la Révolution", qu'il voit systématiquement sous ses aspects odieux. Toreno ébauche une explication : Napoléon "déteste les assemblées populaires". Se situant ainsi aux antipodes de la démocratie, Bonaparte fonde exclusivement sa renommée sur des succès militaires (Toreno) ; il se condamne par là à être un guerrier toujours victorieux (Martínez de la Rosa) et voue ses sujets à l'esclavage (Martínez de la Rosa) ; le régime qu'il instaure en France n'est rien d'autre qu'un "despotisme" (Martínez de la Rosa), qualifié de "despotisme militaire" par Quintana ; Argüelles précise les choses en expliquant qu'il "subrogeait sa domination militaire au gouvernement civil et libre institué par les lois" ; par voie de conséquence, la France devient "un camp militaire" (Toreno) ; elle se contamine en profondeur ; et, signe de cette dégradation et de ce déclin, le Sénat a la faiblesse d'approuver l'ignominieuse expédition espagnole (Toreno).

Alors que la position de Toreno s'apparente à celle des autres écrivains libéraux, celle de Martínez de la Rosa se distingue par quatre traits : tout d'abord, au lieu de réduire Napoléon à un chef militaire - à un "caudillo", pour reprendre son terme - Martínez de la Rosa insiste sur l'importance du jeu diplomatique auquel il

s'est livré passionnément, avec une certaine réussite. Mieux encore, s'il n'y avait pas eu la fatale expédition d'Espagne, Napoléon aurait conservé sa réputation de "chef d'Etat admirable". Grâce à une longue remontée dans le temps et à une vision diachronique très différenciée, Martínez de la Rosa parvient à préserver une certaine image séduisante du souverain ; jusqu'en 1808, Napoléon s'est comporté en politique avisé et en "caudillo" expérimenté et populaire. D'où une appréciation mitigée du despotisme napoléonien : certes, les Français ont fini par être réduits à l'état d'esclaves, mais Martínez de la Rosa estime, à mots couverts, que le despotisme est acceptable quand il s'accompagne de victoires continuelles ; la responsabilité du despotisme napoléonien a, du reste, été partagée par les Français déclarés "dociles et soumis", y compris pendant l'époque des revers, en 1812. Lorsque Napoléon refait surface en 1815, l'ancien "caudillo" renoue avec le succès ; devant repousser une coalition surpuissante, il est pratiquement condamné à instaurer une dictature : étonnante compréhension indulgente qui appartient en propre à Martínez de la Rosa, comme lui appartient aussi un jugement favorable portant sur la politique religieuse de l'Empereur : son appréciation nuancée du Concordat avec le Saint-Siège lui permet d'avancer que Napoléon ne s'est pas abandonné à une attitude malignement anti-religieuse et anti-cléricale. Cette opinion modérée contraste avec la véhémence des déclarations haineuses qui alimentent la plupart des écrits patriotiques composés à chaud ; dans cette littérature de combat, Napoléon passe pour l'Antéchrist, l'ennemi de la Papauté et le destructeur de l'Eglise catholique ; corrélativement, il passe pour le fils spirituel et le continuateur de la Révolution française qui ne serait rien d'autre que le déferlement de l'athéisme et de l'anarchie. Or - on l'a vu - Martínez de la Rosa, tout comme Toreno et Blanco White, a soutenu qu'il y avait incompatibilité entre le régime révolutionnaire né en 1789 et l'Empire qui lui fait suite, tout en s'en détournant. Il va sans dire que, dans cette interprétation, les libéraux espagnols sont plus proches de la vérité que les ultra-conservateurs viscéralement contre-révolutionnaires. Ils le sont aussi - à mon sens - quand ils montrent que le passage de la Révolution à l'Empire signifie un changement radical de cap politique. En clair, les libéraux montrent qu'un despote, en l'occurrence Napoléon, ne se hisse pas tout seul au faîte du pouvoir, mais que, dans une première phase, il est parvenu à conquérir la confiance ou/et l'amour de ses sujets. C'est pourquoi, au contraire des ultra-conservateurs qui vouent aux gémonies le seul tyran corse, les libéraux n'innocentent pas entièrement le peuple français qui s'est laissé séduire, puis subjuguer. Certes, l'Empire apparaît plutôt comme un accident de parcours historique, mais l'aquiescement des Français, ou simplement leur aveuglement ou leur résignation, oblige les libéraux espagnols à admettre la légitimité du régime exécrable établi en France. Comme Toreno est seul à le déclarer, c'est toute la nation voisine qui en a été éclaboussée ;

elle était antérieurement "cultivée et puissante" ; le dévoiement et l'effondrement de l'Empire ont provoqué sa déchéance temporaire.

Une dernière remarque va permettre, une nouvelle fois, de rapprocher Toreno et Martínez de la Rosa : jamais, à leurs yeux, le despotisme napoléonien ne leur est apparu comme l'aboutissement d'un processus fatal et prévisible ; l'irrationnel leur semble présent tout au long de ce processus ; d'où la surprenante intrusion, au milieu de leur ratiocination, de concepts tels que la Fortune et la Providence. C'est peut-être la trace résiduelle d'une pensée religieuse. Dieu, la Providence figurent aussi, massivement, dans les proclamations et autres écrits anti-napoléoniens que les gens d'Eglise rédigeaient ou approuvaient. Le résultat est que l'Histoire, obéissant ainsi à un déterminisme assez obscur, se montre rebelle à une analyse tout à fait éclairante.

ATTITUDES A L'EGARD DE L'ESPAGNE ET DES ESPAGNOLS : DESSEINS PROCEDES ET FAUTES

"Afrancesados" et patriotes de toutes tendances se retrouvent d'accord - la chose est rare - pour désapprouver l'invasion de l'Espagne, aussi bien la finalité de l'expédition que les moyens employés pour la mener à terme. Azanza et O'Farrill vont jusqu'à utiliser une fois l'expression "invasion injuste", mais ils préfèrent le mot "conquête" qui donne l'impression d'une entreprise plus ordonnée et d'un affrontement militaire plus noble.

Avec Flórez Estrada apparaît le couple lexical le plus courant, appliqué à Napoléon et à sa politique espagnole : "conquérant" et "usurpateur", ce dernier terme servant à dénier toute légitimité au pouvoir joséphin. Pour mieux soumettre l'Espagne, "le puissant ennemi" a tout d'abord tendu un piège ("un lazo") dans lequel le trop crédule Ferdinand VII s'est précipité.

Le même mot de "lazo" est employé par Blanco White qui insiste plus que quiconque sur la bassesse des moyens utilisés par l'envahisseur : la tromperie, la violation des promesses, "les opprobres et cruautés", "l'extrême malignité". Alors que Flórez Estrada présente métaphoriquement la Guerre d'Indépendance comme un affrontement direct entre les Espagnols et le seul Napoléon ("l'Espagne a soutenu contre Napoléon une guerre de six ans"), Blanco White, refusant cette excessive personnalisation du conflit, met en cause et en scène les Français dans le sillage de leur leader ; d'où la "guerre contre les Français" et une variante : "la cause espagnole contre la France". Par là, Napoléon cesse d'apparaître comme un titan, et la guerre revêt l'aspect d'une lutte entre deux nations.

Avec Quintana, on ne retrouve que des leit-motiv et de plates métaphores : "le conquérant ou "usurpateur", orgueilleux et machiavélique, se sert du"poids de son pouvoir colossal" pour tenter de "dévorer l'Espagne".

Argüelles, comme Flórez Estrada, substitue à la foule des envahisseurs la seule personne de leur chef ; dans l'autre camp, symétriquement, les résistants en viennent à incarner, tout bonnement, la mère patrie ; d'où des expressions telles que "L'Espagne a fait la guerre à Bonaparte", "l'Espagne était presque tout entière soumise à Napoléon", "l'Espagne a été livrée à un usurpateur" ; cet insatiable conquérant, qualifié ailleurs d'"usurpateur étranger", abat sur l'Espagne son "bras de fer" et commet, en outre, la bassesse de recourir à la fraude et à la tromperie ("dolo y falacia") pour parvenir à ses fins. Cette vilenie est d'autant plus déplorable que Argüelles est fasciné par "l'éclat de ce guerrier" prestigieux et par la force de l'armée qu'il dirige, faite à l'image de la nation française, "riche et puissante".

Alcalá Galiano, se séparant quelque peu des auteurs précédents enclins à multiplier des métaphores ankylosées par l'usage, introduit des nuances et varie les tons. C'est lui qui manie le plus l'ironie, faisant alterner des expressions qu'il faut prendre à la lettre (telles que "le conquérant étranger", "le faux ami", "le puissant voisin") avec d'autres qu'il faut interpréter à rebours (telles que "le loyal et magnanime allié de l'Espagne"). Refusant la simplification, stylistiquement efficace mais historiquement infondée, par laquelle Flórez Estrada, Quintana et Argüelles interprétaient le conflit comme un gigantesque mano a mano entre l'Espagne et Napoléon, Alcalá Galiano, tantôt fait de l'Empereur une entité englobante, tantôt - mais moins souvent - met en scène les soldats français ou les Français tout court ; dans le premier cas, on trouve les expresssions suivantes, peu convaincantes pour un historien : "la cause du peuple contre celle de l'Empereur français", "la cause de l'indépendance espagnole contre Napoléon","Azanza était au service de Napoléon", "afrancesarse, c'est se soumettre à Napoléon", "les afrancesados sont les personnes qui se sont mises au service de Napoléon" ; dans le deuxième cas, on voit en action les soldats de l'armée impériale, ces "terribles hôtes que l'Espagne hébergeait", ou encore "ces hôtes insolents transformés en dominateurs". Cette vision relativement différenciée quant à la nature des intervenants dans le conflit s'appauvrit au moment où Alcalá Galiano rend compte des intentions de Napoléon ; elles se bornaient à vouloir "dépouiller l'Espagne des îles Baléares" et, plus généralement, à "soumettre l'Espagne à son pouvoir".

C'est déjà là une grande différence avec Martínez de la Rosa qui analyse longuement, avec beaucoup de perspicacité, les multiples objectifs que Napoléon poursuivait dans la Péninsule, à savoir ruiner la Grande-Bretagne, éloigner l'armée britannique de la Péninsule, occuper le

Portugal, venger l'offense personnelle infligée par Godoy, assurer la sécurité de la France et, à plus long terme, s'emparer de toute la Péninsule. D'un revers de la main, Martínez de la Rosa écarte deux fausses justifications : que Napoléon ait voulu préserver l'indépendance de l'Espagne et contribuer au bonheur de ce pays. Au demeurant, quelles qu'aient été ses intentions, cyniques ou généreuses, Napoléon a commis des fautes inexpiables et usé de procédés ignominieux. Ses fautes capitales : la déportation des Grands d'Espagne et le guet-apens de Bayonne. Quant aux procédés, tous moralement condamnables, l'utilisation des termes suivants sert à les discréditer : la perfidie, la trahison, la vilenie, la déloyauté, la simulation, l'artifice, le dessein tortueux, la promesse trompeuse, l'intrigue et la calomnie. On retrouve naturellement , maintes fois répétée, la dénonciation qu'on pourrait dire classique et obligatoire : l'expédition d'Espagne est une tentative d'usurpation du pouvoir.

Toreno est plus laconique dans sa caractérisation et son évaluation morale des procédés utilisés par Napoléon en Espagne, mais il est, en revanche, plus détaillé dans son analyse de la genèse du conflit et dans l'énumération des fautes politiques commises par l'Empereur. Pour blâmer les procédés, il montre un faible pour les trois termes suivants : ruse ("artería"), sournoiserie ("alevosía") et perfidie ("perfidia"). Autant dire que Toreno se situe dans le même registre conceptuel que Martínez de la Rosa, même si le registre lexical est beaucoup moins étendu. Encore une fois, on relève que les idéologues libéraux, réagissant de manière affective, semblent plus révoltés par la scélératesse de Napoléon ou, plus exactement, par l'immoralité qui sous-tend son comportement que par le choix scandaleux de l'objectif poursuivi. Comme se mêlent souterrainement à cette stratégie abominable des notions d'honneur, de décence, de principes, ces idéologues sont, en fait, plus offensés par le style de l'entreprise napoléonienne qu'indignés pour des raisons politiques de haute volée. On dira, en forçant la note, que Napoléon est plus,à leurs yeux, un démon qu'un tyran, plus un Léviathan qu'un Machiavel.

Alors que Martínez de la Rosa, pour rendre compte des desseins napoléoniens, prenait de la hauteur et attribuait à l'Empereur de larges vues en lui faisant embrasser à la fois la Grande-Bretagne, le Portugal et l'Espagne, Toreno rétrécit le champ politique et s'en tient à une confrontation entre Napoléon et l'Espagne comme si la Guerre d'Indépendance "fonctionnait" de façon autonome, sans rapports avec d'autres conflits européens. L'une des conséquences de cette totale hispanisation du conflit est que Godoy occupe une place centrale dans le système explicatif échafaudé par Toreno ; la haine de l'écrivain pour le favori de Charles IV est si vive que l'envahisseur bénéficie de circonstances atténuantes : la mauvaise foi de Godoy avait provoqué le ressentiment légitime du souverain français à l'égard du cabinet de Madrid ; les repré-

sailles napoléoniennes se comprennent mieux, dès lors. Mais ce qui est impardonnable aux yeux de Toreno, c'est que Napoléon ait ignoré les traditions espagnoles, qu'il ait voulu s'emparer du pays et détruire son indépendance.

Signe qu'on a affaire à des idéologues plutôt qu'à des historiens classiques, les différents écrivains évoqués jugent les acteurs et commentent les événements plus qu'ils ne dépeignent les uns et ne relatent les autres. Concrètement, on dirait que Napoléon n'a pas mis les pieds en Espagne (il est vrai que les Soult, Murat et Suchet sont également condamnés à une pâle figuration). Napoléon occupe le devant de la scène dans l'épisode bayonnais parce que ses agissements mettent au grand jour sa perfidie et sa brutalité ; mais, dès qu'il franchit la Bidassoa, il semble se dissoudre pour n'être plus qu'une entité abstraite. Les décrets de Chamartin sont analysés avec soin par Martínez de la Rosa et Toreno, mais on n'aperçoit guère la main du signataire.

Et surtout la campagne militaire conduite en personne par l'Empereur est généralement escamotée. Blanco White, Flórez Estrado, Quintana, Argüelles et Alcalá Galiano ne sont pas versés dans les affaires militaires, mais de là à ne dire mot de la bataille de Guadarrama et du franchissement de Somosierra qui suscitent d'ordinaire l'enthousiasme admiratif des historiens français... Martínez de la Rosa, silencieux sur Somosierra, se borne à une allusion rapide à Guadarrama. Toreno en dit un peu plus sur cette bataille, laisse entrevoir l'Empereur descendant de cheval et prenant, à pied, la tête du détachement d'artilleurs et de cavaliers arrêtés par la tempête de neige ; mais on est loin du grandissement épique, et l'auteur s'est interdit toute recherche de ton et de style. Hormis cette brève séquence, l'Empereur ne sera donc jamais vu en territoire espagnol comme un génial ou énergique ou entraînant "caudillo". Car il doit demeurer entendu que ce chef de guerre, inspiré et servi par la Fortune jusqu'en 1808, voit sa chance tourner à partir du moment où des calculs infâmes ont inspiré son expédition espagnole.

LE REFORMISME NAPOLEONIEN

On constate avec surprise que, parmi les fautes imputées à Napoléon par Toreno, figure sa tentative de dicter à l'Espagne de nouvelles lois, comme si Toreno acceptait de passer, à cet instant, pour un ultra-conservateur. La position de l'écrivain - et, sur ce point, il en va de même pour tous les libéraux patriotes - est inconfortable, car Toreno ne pouvait accepter que, sous couvert de chasser l'ennemi, il fallût préserver l'insupportable Ancien Régime. Toreno, tout comme Martínez de la Rosa, répugne même à employer le mot "régénération", pourtant positif à ses yeux, car il sait que ce sont les "afrancesados" qui célèbrent Napoléon comme "le régénérateur

de l'Espagne". Toreno se refuse donc à admettre que le gouvernement joséphin et le pouvoir impérial imposés à l'Espagne aient pu déclencher un mouvement réformateur ; la volonté napoléonienne de régénérer l'Espagne n'est, pour lui, qu'un prétexte destiné à séduire les Espagnols qui aspiraient à des changements. Telle est l'étroite conception que ce libéral, bien modéré, se fait du réformisme, plus ou moins assimilé à une regrettable et périlleuse rupture d'une continuité institutionnelle. Pour mieux nier qu'il y ait eu réformisme napoléonien, Toreno met en avant les mesures de proscription prises par l'Empereur à Burgos ; elles démontrent, selon lui, que l'usurpateur voulait brimer et opprimer les Espagnols, au lieu de les pousser à rénover leur système politique. Les mesures dictées par Napoléon à Chamartin embarrassent davantage Toreno obligé de convenir qu'elles étaient en soi bénéfiques ; mais il s'empresse de revenir sur cette concession en déclarant qu'elles étaient illégitimes en leur fondement et que d'autres mesures, cruelles et injustes, vinrent annuler rapidement l'heureux effet des premières.

Martínez de la Rosa est mieux disposé que Toreno à parler de réformisme napoléonien. Il lui refuse, certes, toute légitimité, mais il concède que les décrets de Chamartin "contenaient des réformes de grande importance" ; et Napoléon doit se voir reconnaître le mérite "d'avoir essayé de contribuer au bonheur de l'Espagne". Martínez de la Rosa ne va pas plus loin dans ce rapprochement apparent avec les "afrancesados" qui, pour leur compte, approuvent les innovations institutionnelles liées au changement dynastique ; mais c'est déjà aller beaucoup plus loin que les autres libéraux qui ignorent ou rejettent les réformes imposées par les Français. Ainsi, Flórez Estrada n'en dit mot. Quintana estime que Napoléon, à Bayonne, n'a fait que dicter des lois à sa guise, avec un insolent orgueil. Blanco White ne croit même pas à la possibilité théorique d'un réformisme napoléonien, pour la double raison que Napoléon ne respecte pas ses promesses et que sa hantise d'une révolution le conduit à préférer le statu quo à toute innovation. Argüelles, quant à lui, ne nie pas que des réformes ont été entreprises, mais, quelles qu'elles fussent, "elles ne pouvaient compenser la perte de l'indépendance espagnole". Enfin, Alcalá Galiano est peut-être le mieux disposé à prendre en compte la tentative de réforme esquissée par les Français et leurs alliés "afrancesados" ; ainsi les Cortès de Bayonne ont-elles adopté "plusieurs mesures grâce auxquelles la monarchie et la société espagnole auraient pu être régénérées".

On voit ainsi que, globalement, les historiens libéraux nient toute légitimité et toute chance de succès au réformisme napoléonien, à supposer même qu'ils croient en sa réalité.

LE NAPOLEON REVE

Une dernière fois Martínez de la Rosa et Toreno vont se retrouver solidaires, face à tous leurs amis libéraux, pour évoquer ce qu'aurait pu et dû être un Napoléon selon leur coeur et leurs préférences idéologiques. Pour Flórez Estrada, Quintana, Argüelles et les autres, Napoléon, étant congénitalement et irrémédiablement gâté, ne pouvait que conduire l'Espagne à sa perte ; certes, il a été, à leurs yeux, un guerrier justement prestigieux et admirable, mais les Espagnols n'ont que faire d'un foudre de guerre. Au contraire, Martínez de la Rosa et Toreno s'arrêtent sur l'image idéalisée du chef d'Etat voisin. Le premier nommé estime qu'il a failli dans trois domaines : il aurait dû unir l'Espagne et le Portugal "sous le sceptre du monarque espagnol" ; il aurait dû se faire le champion du libéralisme en Europe, au lieu de briser les nations et de les soumettre à son pouvoir despotique ; enfin, il aurait dû rester le Bonaparte du Directoire, continuateur d'une révolution assagie, au lieu de se muer en tyran. Sous cette forme, ce triple énoncé est trop catégorique, mais il demeure vrai que Martínez de la Rosa, loin de vouer à Napoléon une haine systématique et indifférenciée, laisse transparaître en filigrane que l'Empereur aurait pu jouer un rôle positif dans la Péninsule ; et là il est plus proche des "afrancesados" que des patriotes exaltés qui, au lieu de faire de Bonaparte un souverain aveuglé, en font un Antéchrist.

Toreno, moins explicite que Martínez de la Rosa, exprime aussi son regret que Napoléon se soit enfoncé dans l'erreur en Espagne : il aurait dû être "le protecteur sincère du nouveau monarque" (Ferdinand VII), au lieu de l'écarter et de l'humilier ; concrètement, il aurait dû favoriser le mariage du Prince avec une princesse de la famille impériale. Toreno s'identifie, en somme, à la majorité de ses compatriotes qui, au printemps de 1808, voyaient en l'Empereur "un ferme appui de la nation espagnole" ; et c'était faire un choix raisonnable car, à cette époque-là, les Espagnols "avaient vu de loin ses prouesses stupéfiantes et ses merveilleuses campagnes". Le héros d'Austerlitz disposait alors, auprès des Espagnols, d'un vaste crédit d'admiration et de confiance, qui a été trop vite dilapidé. L'image de Napoléon, telle que la composent Toreno et Martínez de la Rosa, n'est donc pas une et stable : il y a l'avant et l'après 1808 ; fascinante tout d'abord, elle devient par la suite détestable. C'est cette imprévisible mutation qui, justement, provoque une douloureuse blessure chez les deux écrivains trompés dans leur attente.

CONCLUSION

L'analyse conduite jusqu'ici a surtout tendu à souligner des contrastes ou des nuances dans les opinions formulées par les historiens libéraux sur le compte de Napoléon ; aussi se bornera-t-on, pour finir, à rappeler, avec une netteté peut-être un peu forcée, les seuls traits communs susceptibles, soit de constituer l'ébauche d'une doctrine libérale en la matière, soit de dégager des convergences spontanées entre ce groupe d'auteurs.

Au lieu d'être sous-valorisé - ce qui aurait été une façon de signifier l'hostilité ou le mépris à son égard -, Napoléon se voit attribuer dans les écrits libéraux une place de premier ordre, que personne ne peut lui disputer (ni Ferdinand VII, ni un quelconque chef de guerre). Mais ce grossissement du personnage ne s'opère pas d'une manière multiforme : le Napoléon des libéraux espagnols n'est essentiellement ni un extraordinaire "caudillo", ni un politique hors du commun. Il est vrai que Bailén est venu effacer Austerlitz et que la campagne espagnole conduite en personne par l'Empereur n'est pas outre-mesure glorieuse ; mais Napoléon n'apparaît jamais comme un exceptionnel conducteur d'hommes. Comme il ne passe pas non plus, aux yeux des libéraux, pour le fils spirituel de la Révolution française, son rôle politique en Espagne est minoré, mais là se manifeste l'embarras propre aux libéraux péninsulaires qui ne peuvent condamner totalement les décrets de Chamartín, ni se dissimuler que l'invasion a provoqué un sursaut salutaire chez les Espagnols. Alors que, par ailleurs, l'Empereur n'intéresse guère en tant que personnage physiquement typé, susceptible, comme son frère Joseph, d'inspirer des portraits caricaturaux, l'approche qui finalement prédomine est de nature morale, puisque, en effet, Napoléon ne se distingue pas non plus par sa stature intellectuelle. Plus obnubilé que clairvoyant, plus buté que volontaire, plus bredouillant qu'éloquent, en quoi donc Napoléon est-il un être largement au-dessus - ou en marge - du commun, sinon en sa dimension morale qui en fait le génie du Mal ? Dans ce domaine, au moins, les libéraux sont diserts et se complaisent à composer un portrait-charge à valeur de repoussoir, si nourri et si argumenté que nos écrivains, cessant alors d'être des historiens ou des essayistes, se transforment en moralisateurs rancuniers.

*

NOTES

1. Il s'agit des oeuvres suivantes :

- **ARGUELLES** (Agustin)
  Examen histórico de la Reforma Constitucional que hicieron las Cortes Generales y Extraordinarias (...) Londres, 1835 (nous utilisons l'édition présentée par Jesús LONGARES, La reforma constitucional de Cádiz, Iter ediciones, Madrid, 1970).

- **FLOREZ ESTRADA** (Alvaro)
  Representación a S.M. don Fernando VII en defensa de las Cortes, s.1., 1814, Londres, 1818 (nous utilisons l'édition présentée par Jesús MUNARRIZ PERALTA, En defensa de las Cortes (...), Ed. Ciencia Nueva, Madrid 1967).

- **BLANCO WHITE** (José María)
  Reflexiones generales sobre la revolución española, in El Español, Nº 1, avril 1810, Londres (nous utilisons l'édition présentée par Vicente LLORENS, Antología, Ed. Labor, Textos hispánicos modernos, Nº 12, Barcelona, 1971).

  Letters from Spain, Londres, 1822 (nous utilisons l'édition présentée par Juan GOYTISOLO, Obra inglesa de Blanco White, Ed. Seix Barral, Biblioteca Breve, Barcelona, 1982).

- **QUINTANA** (Manuel José)
  Cartas al lord Holland sobre los sucesos políticos de España en la segunda época constitucional, B.A.E., Madrid, 1852 (nous utilisons l'édition présentée par Antonio FERRER DEL RIO, B.A.E., tome XIX, Madrid, 1946).

- **ALCALÁ GALIANO** (Antonio)
  Memorias de don Antonio Alcalá Galiano publicados por su hijo, Madrid, 1886 (nous utilisons l'édition présentée par Jorge CAMPOS, B.A.E., tome LXXXIII, Madrid, 1955).

Il nous arrivera aussi de citer :

- **AZANZA** (Miguel José) et **O'FARRILL** (Gonzalo)
  Memorias de D. Miguel de Azanza y D. Gonzalo O'Farrill sobre los hechos que justifican su conducta política, desde marzo de 1808 hasta abril de 1814, Paris, décembre 1814 (nous utilisons l'édition présentée par Miguel ARTOLA, Memorias de tiempos de Fernando VII, B.A.E., tome XCVII, Madrid, 1957).

- **FRAY MANUEL CUNDARO**
  Historia político-militar de la plaza de Gerona en los sitios de 1808 y 1809, s.1., 1818 (nous utilisons l'édition de l'Instituto de Estudios Gerundenses, 2 t., Gérone, 1940).

2. - **MARTINEZ DE LA ROSA** (Francisco)
El espíritu del siglo, Madrid, 1835 (nous utilisons l'édition présentée par Carlos SECO SERRANO, B.A.E., tomes CLIII et CLIV, Madrid, 1962).

- **TORENO** (Conde de)
Historia del levantamiento, guerra y revolución de España, terminée d'écrire à Paris en juillet 1830, publiée à Paris en 1838 (nous utilisons l'édition présentée par Leopoldo Augusto DE CUETO, B.A.E., tome LXIV, Madrid, 1953).

***